



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne

Anlsl 17 (1981), p. 1-30

Yūsuf Rāġib

Les mausolées fatimides du quartier d'al-Mašāhid.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

- | | | |
|---------------|--|--|
| 9782724711400 | <i>Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration</i> | Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.) |
| 9782724710922 | <i>Athribis X</i> | Sandra Lippert |
| 9782724710939 | <i>Bagawat</i> | Gérard Roquet, Victor Ghica |
| 9782724710960 | <i>Le décret de Saïs</i> | Anne-Sophie von Bomhard |
| 9782724710915 | <i>Tebtynis VII</i> | Nikos Litinas |
| 9782724711257 | <i>Médecine et environnement dans l'Alexandrie médiévale</i> | Jean-Charles Ducène |
| 9782724711295 | <i>Guide de l'Égypte prédynastique</i> | Béatrix Midant-Reynes, Yann Tristant |
| 9782724711363 | <i>Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)</i> | |

LES MAUSOLÉES FATIMIDES

DU QUARTIER D'AL-MAŠĀHID*

Yūsuf RĀĞIB

Dans l'espace séparant les deux villes, Miṣr et Le Caire, dans la région d'al-Marāğā⁽¹⁾, comprise entre la mosquée d'Ibn Ṭūlūn au nord et le mausolée de Nafīsa au sud, s'étendait le quartier d'al-Mašāhid⁽²⁾. Il devait son nom à différents

* Article rédigé conformément au programme de recherche de l'U.R.A. n° 22 du C.N.R.S.

(1) L'étude s'ouvre par une parenthèse qui vise à rectifier une erreur de taille qui remonte à P. Casanova : celui-ci situa le quartier, à l'origine une prairie, «du voisinage de la mosquée de 'Amr au nouveau rivage du Nil», *Histoire et description de la Citadelle du Caire, MMAF*, t. VI, Paris, 1893, p. 548, pl. III. Cette localisation, loin de susciter d'objection, a été reproduite sans contrôle par différents spécialistes du Caire, parmi les meilleurs, et pourrait désormais passer comme acquise, A.R. Guest et E.T. Richmond, «Miṣr in the fifteenth century», in *JRAS*, 1903, pl. C-9; P. Casanova, *Essai de reconstruction topographique de la ville d'al-Fousṭāt ou Miṣr, MIFAO*, t. XXXV, Le Caire, 1919, pl. III, C-6; G. Wiet, *Matériaux pour un Corpus Inscriptionum Arabicarum (= CIA, Egypte, II), MIFAO*, t. LII, Le Caire, 1930, p. 34, n. 4. Or les sources sont unanimes à situer al-Marāğā dans le voisinage de Bāb al-Qarāfa et du mausolée de Nafīsa, précisément dans ce quartier où se dresse le

sanctuaire de Sukayna, Ibn al-Zayyāt, *Kawākib sayyāra*, éd. Ahmād Taymūr, Būlāq, 1325/1907, p. 36; Maqrīzī, *Mawā'iz wa i'tibār (= Ḥiṭāṭ)*, Būlāq, 1270 H., I, p. 343; Saḥāwī, *Tuhfat al-ahbāb*, éd. Maḥmūd Rabī' et Ḥasan Qāsim, Le Caire, 1356/1937, pp. 124, 126; Ibn Iyās, *Badā'i' al-zuhūr*, éd. Mohamed Mostafa, Le Caire-Wiesbaden, Le Caire, 1380/1961-1383/1963, V, p. 346; trad. G. Wiet, *Journal d'un bourgeois du Caire*, Paris, 1955-1960, II, p. 336; Ša'rānī, *Lawāqīh al-anwār*, Būlāq, 1286 H., I, p. 29; Munāwī, *Kawākib durriyya*, éd. Maḥmūd Hasan Rabī', Le Caire, 1357/1938, I, p. 58; Uḡhūrī, *Mašāriq al-anwār*, ms Dār al-kutub Ta'rīḥ 436, fol. 21 r°; Ṣabbān, *Itḥāf ahl al-islām*, ms Azhar Ta'rīḥ [2771] 43039, fol. 81 v°-82 r°; Le même, *Is'āf al-rāġibin*, en marge de Šabalanġī, *Nūr al-abṣār*, 8^e éd., Le Caire, 1384/1963, p. 210; Šabalanġī, op. cit., p. 176; 'Alī Mubārak, *Ḥiṭāṭ tawfiqīyya*, Būlāq, 1304/1888-1306/1889, V, p. 16. Ces indications convergentes sur une longue durée permettent d'abandonner sans retour la localisation de P. Casanova.

(2) La plus ancienne attestation du nom figure dans un passage d'Ibn al-Tuwayr

sanctuaires où l'on vénérait des tombes attribuées à des membres de la Famille du Prophète. Leur étude (non encore envisagée dans l'ensemble) fera l'objet du présent travail, qui viendra compléter notre enquête sur les espaces funéraires de l'époque fatimide.

TRANSFORMATIONS DU QUARTIER AU MOYEN ÂGE.

Durant les premiers siècles de l'Islam, le site reste plongé dans la nuit. Il n'apparaît à la lumière de l'histoire qu'à l'avènement d'Aḥmad b. Ṭūlūn : il est alors incorporé à la nouvelle cité d'al-Qaṭā'i (les concessions)⁽¹⁾. La dynastie tombée, la région connaît sans doute la ruine de l'abandon. Puis Le Caire fondé, elle devient passage obligé entre la ville nouvelle et l'ancienne (Fustāṭ) : par là s'allonge la grande route qui les relie⁽²⁾. Divers monuments funéraires surgissent dans l'espace, qui connaît un remarquable essor urbain : au milieu de jardins, les maisons se touchent; mais pendant l'été, la plaine envahie par la crue se transforme en mer; seul le jardin du calife, perché sur une colline, défie l'inondation⁽³⁾. Durant les années de calamité publique du califat d'al-Muṣṭanṣir, la région à nouveau ruinée présente un spectacle si déprimant qu'un mur s'élève pour la

repris dans Maqrīzī, *Hiṭat*, I, p. 484. On le retrouve dans l'acte de waqf d'al-Malik al-Āšraf Ḥalil partiellement publié par A. Moberg, «Zwei ägyptische waqf-urkunden aus dem Jahre 691/1292», in *Le monde oriental*, XII, 1918, pp. 14, 48; Ibn Duqmāq, *Intiṣār*, éd. K. Vollers, Būlāq, 1310/1893, IV, p. 121; Maqrīzī, *Sulūk*, éd. Muḥammad Muṣṭafā Ziyāda, Le Caire, 1934-1958, II/II, p. 543. Le même vocable désignait un quartier de la nécropole d'al-Qarāfa auquel nous avons consacré une étude antérieure, Y. Rāğib, «Les sanctuaires des Gens de la Famille dans la cité des morts au Caire», in *RSO*, LI, 1977, pp. 47-76.

⁽¹⁾ Elle s'étendait, en long, depuis la colline de la Citadelle jusqu'à la mosquée d'Ibn

Ṭūlūn, et en large, depuis l'espace d'al-Rumayla au pied de la Citadelle jusqu'au mausolée de Zayn al-Ābidīn, Maqrīzī, *Hiṭat*, I, p. 313; éd. G. Wiet, V, p. 144; Abū l-Mahāsin, *Nuğūm zāhira*, Le Caire, 1348/1929-1392/1972, III, p. 14.

⁽²⁾ Abū 'Ubayd Bakrī, *Masālik wa mamālik*, ms Paris ar. 2218, p. 55, situe les Mašāhid sur la route d'al-Fustāṭ au Caire ('alā l-tariq min al-Fustāṭ ilā l-Qāhira). Et Ibn 'Utmān, *Muršid al-zuwwār*, ms Azhar Ta'rih [3974] 'Arūsī 42727, fol. 24 r°, précise que le mausolée de Sukayna se trouve à gauche de la grande route qui conduit à Miṣr ('alā yasār sālik al-maḥaġġa ilā Miṣr).

⁽³⁾ Nāṣir-i Ḥusraw, *Safar-nāma*, éd. et trad. Ch. Schefer, Paris, 1881, p. 136.

soustraire aux yeux du calife, lorsqu'il se rend d'une ville à l'autre. Elle ne retrouvera la prospérité que sous le califat d'al-Āmir, sous l'impulsion du vizir al-Ma'mūn al-Baṭā'iḥī : il met en demeure les propriétaires de rebâtir leurs maisons, ou de les louer ou les vendre, sans en extraire les matériaux, à des particuliers sommés de les réhabiliter. Les propriétaires qui ne se conformeraient pas à l'ordonnance seraient déchus de leurs droits au profit de l'Etat⁽¹⁾.

Après la chute des Fatimides, cet espace que l'on désigne couramment sous le nom de Bayn Miṣr wa l-Qāhira⁽²⁾ se couvre de jardins, de Bāb Zawila au mausolée de Nafīsa⁽³⁾. Sous le règne de Baybars, à la suite d'une prolifération monumentale intensive⁽⁴⁾, les deux villes se touchent. Le quartier d'al-Mašāhid appartient désormais au Caire dont la frontière occidentale s'arrête au mausolée de Ruqayya⁽⁵⁾. Passons maintenant à l'étude des mausolées fatimides qui lui ont communiqué leur nom.

LES TROIS SANCTUAIRES

Leur fondation reste enveloppée de brume : suivant un récit recueilli par Abū 'Ubayd al-Bakrī, et corroboré par différentes sources⁽⁶⁾, le calife al-Hākim les aurait élevés pour accueillir les cendres du Prophète et des deux premiers califes

⁽¹⁾ Maqrīzī, *Hīṭat*, I, p. 305; II, pp. 20, 100, 265; éd. G. Wiet, V, pp. 102-103; G. Wiet, *CIA, Egypte*, II, pp. 182-83.

⁽²⁾ V. par ex. Ğazārī, *Ḩawādīt al-zamān*, éd. partielle U. Haarmann, Freiburg, 1969, p. 110.

⁽³⁾ Maqrīzī, *Hīṭat*, II, p. 110. L'un de ces jardins portait le nom du vizir Ibn al-Maqribī, Maqrīzī, *Hīṭat*, II, p. 134; l'autre celui de Śaġar al-durr, où elle fit construire un oratoire et un mausolée, Maqrīzī, *Hīṭat*, II, pp. 134-135; 'Aynī, *Iqd al-ğumān*, ms Velyuddin 2391, p. 649.

⁽⁴⁾ Sur les extensions de l'espace urbanisé à cette époque, v. les indications précises de Yūnīnī, *Dayl mir'āt al-zamān*, Hyderabad, 1374/1954-1380/1961, III, p. 261. Dans cette région, résidait le calife abbasside, près du

mausolée de Śaġar al-durr, Ibn Duqmāq, *Tarġumān al-zamān*, ms Ahmed III 2927, VII, fol. 103 v°; Maqrīzī, *Hīṭat*, II, pp. 134, 135; Ibn Ḥaġar, *Durar kāmina*, éd. Muḥammad Sayyid Ġād al-Ḥaqq, 2^e éd., Le Caire, 1385/1966-1387/1967, II, p. 338 (lire *nafisi* au lieu de *Husayni*); Abū l-Maḥāsin, *Nuğūm zāhira*, XIII, éd. Muḥammad Šaltūt, Le Caire, 1390/1970, p. 202; Saḥāwī, *Daw' lāmi'*, Le Caire, 1359/1934-1355/1936, IV, p. 236; X, p. 106. Son souvenir persiste dans le nom du quartier, al-Ḥalifa.

⁽⁵⁾ Ibn 'Abd al-Zāhir dans Qalqašandī, *Şubḥ al-aṣā*, Le Caire, 1331/1913-1338/1919, III, p. 344, et Maqrīzī, *Hīṭat*, I, p. 360.

⁽⁶⁾ Y. Rāġib, « Un épisode obscur d'histoire fatimide », in *SI*, XLIII, 1978, pp. 125-132.

qu'il avait projeté de transférer de Médine, tentative qui avait, du reste, avorté. Cette tradition s'est singulièrement évanouie au cours du temps : au déclin du Moyen Âge, on prétendait qu'ils avaient été fondés en ramadan 402 / mars-avril 1012, sur l'ordre du calife auquel on avait révélé l'existence de sépultures 'alides en ce lieu⁽¹⁾.

Bâtis en pierre⁽²⁾, ils devaient comporter un oratoire joint à une salle funéraire, puisque les sources les désignent indifféremment sous le nom de *masğid*⁽³⁾ ou de *mašhad*⁽⁴⁾. Ils reposaient sur un rez-de-chaussée, comme le révèle l'épithète descriptive de *mu'allaq* (suspendu), qui leur est parfois appliquée⁽⁵⁾.

Des gardiens et des desservants étaient en permanence attachés à ces sanctuaires, et des lampes y brûlaient continuellement⁽⁶⁾. Si le calife al-Hâkim s'y rendait souvent⁽⁷⁾, les masses les négligeaient et les ignoraient⁽⁸⁾. On ne faisait l'annonce à la prière, le second appel et la prière en commun que dans celui du milieu, certainement le plus important et apparemment lié à la prédication druze naissante, puisque Ḥamza b. 'Ali en parle dans une épître : « c'est la voie la plus droite et la route la plus sûre. Celui qui la suit sera sauvé, et celui qui retombe en arrière sera perdu et plongé dans l'aberration⁽⁹⁾. Puis les Fatimides et leurs dignitaires ne cessèrent de les vénérer : lors des Nuits d'illumination (*layālī al-waqūd*), le cadi suprême s'y rendait en pèlerinage, en sortant de la mosquée d'Ibn Tūlūn, avant

⁽¹⁾ Saḥāwī, *Tuhfat al-ahbāb*, p. 114; même tradition dans Ibn Duqmāq, *Intiṣār*, IV, p. 121.

⁽²⁾ Comme le révèle un passage d'un écrit druze *al-Risāla al-mawsūma bi l-tanbih wa l-tawdīh*, ms Dār al-kutub 'Aqā'id al-niḥāl al-islāmiyya 38 (= photos B 25779), fol. 19 v°.

⁽³⁾ Ibn Duqmāq, *Nuzhat al-anām*, ms Fayḍ Allāh 1549, an 411; Maqrīzī, *Hīṭat*, II, pp. 20, 125; Abū l-Mahāsin, *Nuğūm zāhirā*, IV, p. 54; Saḥāwī, *op. cit.*, pp. 114, 118.

⁽⁴⁾ Ḥamza b. 'Alī, K. *fīhi haqā'iq mā yażhar quddām Mawlānā*, ms Dār al-kutub 'Aqā'id al-niḥāl al-islāmiyya 38 (= photos B 25779), fol. 74 v°; trad. S. de Sacy, *Exposé de la*

religion des Druzes, Paris, 1838, I, p. 180; *al-Risāla al-mawsūma*, loc. cit.; Abū 'Ubayd Bakrī, *Masālik wa mamālik*, p. 55; Ibn Duqmāq, *Intiṣār*, loc. cit.; Saḥāwī, *op. cit.*, pp. 114, 207.

⁽⁵⁾ Maqrīzī, *Hīṭat*, loc. cit.; Abū l-Mahāsin, *loc. cit.*

⁽⁶⁾ Abū 'Ubayd Bakrī, *loc. cit.*

⁽⁷⁾ Ḥamza b. 'Alī, K. *fīhi haqā'iq*, loc. cit.

⁽⁸⁾ Comme le constate avec regret *al-Risāla al-mawsūma*, loc. cit.

⁽⁹⁾ K. *fīhi haqā'iq*, loc. cit. : *huwa al-manhağ al-aqwām wa l-tariq al-aslam allatī man salakahā nağā wa man taħallafā 'anhā halaka wa ġawā.*

de gagner Fustāṭ⁽¹⁾. Durant le Moyen Âge, ils ne semblent pas avoir drainé les foules, puisque les guides de pèlerinage ne les signalent presque pas, mais les fidèles ne les avaient pas abandonnés⁽²⁾.

Interrogeons, à présent, les textes afin de connaître les sépultures qui se manifestèrent dans les trois sanctuaires.

Nul ne savait exactement qui reposait dans le premier : 'Alī al-Asḡar b. Zayn al-Ābidīn⁽³⁾ ? quelques-uns de ses descendants⁽⁴⁾ ? ou cet inconnu, le šayḥ 'Abd al-Rahmān al-Tūlūnī⁽⁵⁾ ? Aucune des trois traditions n'inspirait la confiance des pèlerins du bas Moyen Âge et ne mérite, partant, notre crédit.

Le monument disparut à l'époque ottomane, à une date que rien ne permet de fixer avec exactitude, mais certainement avant le XII^e-XVIII^e siècle : al-Uğhūrī ne signale pas la sépulture dans l'inventaire des Gens de la Famille inhumés au Caire.

La tombe du deuxième sanctuaire passait pour avoir été bâtie après une révélation onirique⁽⁶⁾. On l'attribuait à Muḥammad al-Asḡar⁽⁷⁾, personnage dont l'identité et la généalogie restaient controversées : les uns prétendaient qu'il était le fils de Zayn al-Ābidīn. Affirmation sans fondement : les généalogistes ne signalent aucun fils de ce nom au nombre de la progéniture du IV^e *imām*⁽⁸⁾. Les autres supposaient qu'il était Muḥammad b. 'Abd Allāh b. 'Isā b. Muḥammad b. Ismā'il b. al-Qāsim al-Rassī b. Ibrāhīm Ṭabāṭabā, dont la filiation était gravée

⁽¹⁾ Ibn al-Tuwayr dans Maqrīzī, *Hīṭat*, I, p. 467.

⁽²⁾ Deux traditionnistes sunnites y trouvèrent la mort : Ḥāmid b. Ruzba al-Ahwāzī, en 612/1216, Ibn Abī l-Wafā', *al-Ǧawāhir al-muḍīyya fī ṭabaqāt al-hanafīyya*, Hyderabad, 1332 H., I, p. 420, n° 419; et Abū Muḥammad 'Abd Allāh b. Mas'ūd al-Rūmī en 635/1237, Mundīrī, *Takmilat wafayāt al-naqala*, ms British Museum Or. 1541, fol. 156 v°-157 r°; Saḥāwī, *op. cit.*, p. 207. Une notice est consacrée au personnage par Dāhabī, *Ta'rīh al-islām*, ms Aya Sofia 3012, an. 635.

⁽³⁾ Saḥāwī, *op. cit.*, p. 118.

⁽⁴⁾ Ibn 'Ayn al-Fuḍalā', *Miṣbāḥ al-dayāğī*, ms Dār al-kutub Ta'rīh 1461, fol. 6 r°; Saḥāwī, *op. cit.*, p. 114.

⁽⁵⁾ Saḥāwī, *op. cit.*, p. 118.

⁽⁶⁾ Comme l'indique un passage de Ğawwānī repris par Ibn 'Ayn al-Fuḍalā', *loc. cit.*, et Saḥāwī, *op. cit.*, p. 115.

⁽⁷⁾ Ibn 'Abd al-Zāhir dans Maqrīzī, *Hīṭat*, II, p. 20; Ibn 'Ayn al-Fuḍalā', *loc. cit.*; Saḥāwī, *op. cit.*, pp. 114, 118.

⁽⁸⁾ Comme le soulignent, du reste, Ibn 'Ayn al-Fuḍalā', *loc. cit.*, et Saḥāwī, *op. cit.*, p. 114.

sur deux plaques de marbre que gardait le sanctuaire. Ibn al-Ǧabbās⁽¹⁾ assurait cependant qu'elles étaient étrangères au monument, et provenaient probablement du célèbre mausolée des Banū Ṭabāṭabā⁽²⁾.

Sous les Ottomans, le surnom distinctif d'al-Asğar (le cadet) se transforma en épithète laudative : al-Anwar (l'éclatant), et Muḥammad devint l'oncle paternel d'al-Sayyida Nafīsa⁽³⁾, personnage dont les généalogistes⁽⁴⁾ ne signalent ni l'existence ni la venue en Egypte. Cette parenté glorieuse mais controvérée, qui le tirait d'une identité brumeuse, le promut au rang des 'alides les plus vénérés de la capitale. On célébrait l'anniversaire de sa naissance (*mawlid*) du 6 au 13 ḡumādā I⁽⁵⁾. Aujourd'hui, la piété populaire s'est progressivement refroidie : le sanctuaire n'accueille plus les masses qui s'y portaient jadis et naguère.

Du monument fatimide qui frappa longtemps les pèlerins par l'élégance de sa construction⁽⁶⁾, ne subsistent que des fragments des boiseries qui embellissaient la tombe, les plus anciennes qui soient parvenues jusqu'à nous de l'époque fatimide⁽⁷⁾.

⁽¹⁾ Sur ce personnage qui avait rédigé un guide de pèlerinage aujourd'hui perdu, v. Y. Rāgib, « Essai d'inventaire chronologique des guides à l'usage des pèlerins du Caire », in *REI*, XLI/2, 1973, pp. 273-275.

⁽²⁾ Saḥāwī, *op. cit.*, p. 118.

⁽³⁾ Comme le prétendait 'Alī al-Hawwāṣ, Ša'rānī, *Laṭā'if al-minān*, Le Caire, 1311 H., I, p. 250; passage repris par Sa'bān, *Ithāf ahl al-islām*, fol. 74 r°-v°; Le même, *Is'āf al-rāġibin*, p. 216; Uḡhūrī, *Mašāriq al-anwār*, fol. 23 r°-v°; Šabalānġī, *Nūr al-absār*, p. 195.

⁽⁴⁾ Ils ne signalent qu'un seul fils de Zayd al-Ablaġ, v. par ex. Zubayrī, *K. nasab Qurayš*, éd. E. Lévi-Provençal, Le Caire, 1953, p. 56; 'Ubaydalī, *Tahdīb al-ansāb*, ms Leyde or. 686, fol. 43 r°-v°; Ibn Ḥazm, *Ǧamharat ansāb al-'arab*, éd. 'Abd al-Salām Muḥammad Hārūn, Le Caire, 1382/1962, p. 39; Rāzī, *Muḥtaṣar fi 'ilm al-ansāb*, ms Ahmed III 2677, fol. 14 v°; Ibn 'Inaba, *'Umdat al-ṭālib*.

Naġaf, 1380/1961, p. 70.

⁽⁵⁾ A. Mubārak, *Hīṭat tawfiqiyā*, I, p. 91; R.L.N. Michell, *An Egyptian calendar*, Londres 1900, p. 61. On ne connaît absolument rien du personnage, et on se demande quelle source suspecte a conduit K.A.C. Creswell à le faire mourir en 411 (1020), « A brief chronology of the Muḥammadan monuments of Egypt ... », in *BIFAO*, XVI, 1919, p. 57; erreur reprise sans examen par Ed. Pauty, *La mosquée d'Ibn Touloun et ses alentours*, Le Caire, sans date, p. 61.

⁽⁶⁾ Comme le soulignent Ibn 'Ayn al-Fuḍalā', *loc. cit.*, et Saḥāwī, *op. cit.*, p. 114.

⁽⁷⁾ Elles sont maintenant conservées au Musée de l'Art Islamique du Caire, Ed. Pauty, *Les bois sculptés jusqu'à l'époque ayyoubide*, Catalogue général du Musée arabe du Caire, Le Caire, 1931, p. 5, n° 3581 (p. III), p. 53, n° 3582/I (pl. LXII), p. 54, n° 3577 (pl. LXIII), n° 3576 (pl. LXIII),

L'édifice actuel⁽¹⁾ remonte à 1195/1780-1781⁽²⁾ : il comporte une salle funéraire⁽³⁾ que précèdent un oratoire et un minaret décapité⁽⁴⁾.

Enfin aucune source ne révèle le nom du troisième sanctuaire⁽⁵⁾, qui semble avoir prématurément disparu.

Que résulte-t-il de cette interrogation des sources ? Le doute et, partant, l'hypothèse : les trois mausolées qui étaient primitivement destinés à recevoir les restes du Prophète et des deux premiers califes restèrent pendant quelque temps vides de sépultures. A une date que rien ne permet de fixer avec exactitude, mais certainement avant la fin du VI^e-XII^e siècle, des tombes d'obscurs 'alides s'y manifestèrent : elles passèrent tantôt pour réelles et tantôt pour de simples cénotaphes construits après une vision onirique (*mašhad ru'yā*).

Des trois sanctuaires, seul celui de Muḥammad al-Asḡar (devenu al-Anwar) subsiste dans une architecture de l'extrême fin du XII^e-XVIII^e siècle, dépouillée des boiseries fatimides transférées au Musée de l'Art Islamique.

LE SANCTUAIRE DE SUKAYNA

Le premier témoignage littéraire du monument apparaît aux charnières du VI^e-XII^e et du VII^e-XIII^e siècle⁽⁶⁾, mais sa fondation remonte certainement à l'époque fatimide. On ne savait que le nom de la titulaire de la tombe, mais on

n° 3579 (pl. LXIV), p. 55, n° 3584 (pl. LXIV), n° 3578 (pl. LXV), p. 56, n° 3583 (pl. LXVI), p. 58, n° 3582/2 (pl. LXVII); Le même, *La mosquée d'Ibn Touloun . . .*, loc. cit.

⁽¹⁾ Situé dans la case F-9 de la carte archéologique n° 2 éditée par le *Survey of Egypt* (1951), il porte le n° 68 sur la liste des édifices classés par le Comité de conservation.

⁽²⁾ Comme l'indique le chronogramme gravé dans la plaque de marbre engagée au-dessus de l'entrée, 'A. Mubārak, *op. cit.*, II, p. 60; Ed. Pauty, *La mosquée d'Ibn Touloun . . .*, p. 60; 'A. Zākī, *Mawsū'at madīnat al-Qāhira fi alf 'ām*, Le Caire, 1389/1969, p. 197.

⁽³⁾ Les niches d'angle de la coupole ont d'abord fait passer le monument pour

fatimide, *Comité de conservation*, Exercice 1894, p. 18. Cette attribution fut ensuite récusée par K.A.C. Creswell, *A brief chronology . . .*, loc. cit. : bien que la majorité des coupoles fatimides soient sur trompes, toutes les coupoles sur trompes ne sont pas nécessairement fatimides. L'ancienne datation fut alors abandonnée.

⁽⁴⁾ Ses étages supérieurs devenus danger public furent abattus en 1884, *Comité de conservation*, Exercice 1884, p. 16; Exercice 1885, p. x.

⁽⁵⁾ Comme l'avait déjà souligné 'Alī Mubārak, *Hijāt tawfiqiyā*, II, p. 42.

⁽⁶⁾ Celui d'Ibn 'Utmān, *Muršid al-zuwwār*, fol. 24 r°.

l'assimilait (par une généalogie inconnue) aux Gens de la Famille⁽¹⁾. Son identité resta longtemps brumeuse⁽²⁾ : mais au courant du VII^e-XIII^e siècle, elle passa d'abord pour la fille de 'Alî Zayn al-'Ābidîn⁽³⁾ pour devenir ensuite celle d'al-Ḥusayn⁽⁴⁾, qu'elle resta jusqu'à nos jours, en dépit des contestataires⁽⁵⁾. Les deux identifications sont cependant controvées : d'une part, les généalogistes qui ne pèchent pas par chauvinisme mâle⁽⁶⁾ ne mentionnent aucune fille du nom de Sukayna au nombre des enfants du IV^e *imām*; de l'autre, Ibn Zūlāq ne la signale pas dans la liste des 'alides marquants qui entrèrent en Egypte⁽⁷⁾. Quant à la célèbre fille d'al-Ḥusayn, elle fut, en effet, la première 'alide à poser les pieds sur le sol d'Egypte pour rejoindre son époux, Aṣbaḡ b. Marwān; mais ce dernier ayant expiré avant son arrivée, elle rentra à Médine, où elle mourut en 117/735, suivant ses biographies les plus sûrs⁽⁸⁾. L'emplacement précis de sa tombe devait tomber dans l'oubli; en revanche, de nombreuses sépultures apocryphes lui furent attribuées en terre d'Islam⁽⁹⁾.

⁽¹⁾ Ibn 'Uṭmān, *loc. cit.*

⁽²⁾ Ibn 'Abd al-Ζāhir lui donne seulement le nom de Sukayna dans un passage repris par Maqrīzī, *Hīqāt*, II, p. 20.

⁽³⁾ Identification qui apparaît dans Ibn 'Ayn al-Fuḍalā', *op. cit.*, fol. 6 v°, et reprise par Saḥāwī, *op. cit.*, pp. 115-116.

⁽⁴⁾ Ibn al-Zayyāt, *op. cit.*, p. 105, conteste la précédente identification sans nier l'existence de Sukayna bint Zayn al-'Ābidîn, dont il situe la tombe dans le cimetière des Banū Ṣadīf, pp. 93-94, 105.

⁽⁵⁾ Muṇāwī, *Kawākib durriyya*, I, p. 58, devait révoquer en doute l'identification de son maître Ṣā'rnī, pour qui Sukayna était vraiment la fille d'al-Ḥusayn. 'U. Maduḥ 'Adl ṣāhid, Le Caire, 1328 H., p. 9, et après lui H. Qāsim, *Mazārāt mīṣriyya*, Le Caire, s.d., pp. 48-49, devait prétendre qu'elle était la fille de Zayn al-'Ābidîn, et non celle d'al-Ḥusayn.

⁽⁶⁾ V. par ex. Zubayrī, *K. nasab Qurayš*,

p. 62; Mufid, *Iršād*, éd. lithog. Téhéran, 1320 H., p. 241; Ibn Ḥazm, *Ǧamharat ansāb al-'arab*, p. 52; Ibn Ṣahrāšūb, *Manāqib āl Abī Ṭālib*, Qumm, s.d., IV, p. 176; Rāzī, *Muhtaṣar fi 'ilm al-nasab*, fol. 25 v°.

⁽⁷⁾ Dans un chapitre inédit de *Faḍā'il Miṣr wa al-bāruhā*, ms Paris ar. 4727.

⁽⁸⁾ H. Massé, *EI*, IV, pp. 532-533 (*Sukayna*). Sur le mariage qui l'avait conduit en Egypte, v. aussi Y. Râgîb, « Al-Sayyida Nafīsa, sa légende, son culte et son cimetière », in *SI*, XLIV, 1976, p. 78 n. 1.

⁽⁹⁾ Notamment celle qui subsiste toujours à Damas, dans le cimetière d'al-Bāb al-ṣaqīr, E. de Lorey et G. Wiet, « Cénotaphes de deux dames musulmanes à Damas », in *Syria*, II, 1921, pp. 221-224, fig. 2; G. Contenau, « L'Institut français d'archéologie et d'art musulmans de Damas », in *Syria*, V, 1924, p. 207, pl. LI (I); J. Sourdel-Thomine, « Epitaphes coufiques de Bāb Saghīr », in *Les monuments ayyoubides de Damas*, Livraison

Depuis que l'obscuré Sukayna fut assimilée à un personnage aussi célèbre, son mausolée n'a cessé de drainer les pèlerins. Pour bénéficier de son voisinage, plusieurs «alides vinrent reposer dans le même espace : Ibrāhīm b. Bulūla surnommé al-Mašhadī parce qu'il demeurait, de son vivant, dans le sanctuaire⁽¹⁾; sa petite-fille, Zaynab bint Ḥasan (m. le 27 šawwāl 646 / 12 février 1249)⁽²⁾ et le šarīf Haydara⁽³⁾.

Sous les Ottomans, le sanctuaire connut une notoriété encore plus grande, à laquelle le mystique 'Alī al-Hawwāṣ, et son disciple immédiat, al-Ša'rānī n'étaient pas étrangers, puisqu'ils s'y rendaient souvent en pèlerinage, et affirmaient, publiquement que la fille d'al-Ḥusayn reposait réellement là⁽⁴⁾. Sa tombe attirait toujours les tombes⁽⁵⁾. Sur l'initiative du plus grand bâtisseur de l'époque, 'Abd

IV, PIFD, Damas, 1950, pp. 207-224, fig. 120, 121 et 122; K. Moaz et S. Ory, *Inscriptions arabes de Damas, Les stèles funéraires, I. Cimetière d'al-Bāb al-ṣaqīr*, PIFD, Damas, 1977, pp. 121-124, n° 59, pl. XLII et XLIII. Et celle qui existe toujours à Tibériade, L.A. Mayer, «Satura Epigraphica arabica», in *The Quarterly of the Department of Antiquities in Palestine*, I, 1931, pp. 38-42; Le même, *Some principal Muslim Religious Buildings in Israel*, Jérusalem, 1950, t. anglais, pp. 49-50, t. arabe, p. 39.

⁽¹⁾ Ibn 'Ayn al-Fudalā, *op. cit.*, fol. 6 v°, situe sa tombe à la porte du *mašhad*, tandis qu'Ibn al-Zayyāt, *op. cit.*, p. 30, et Saḥāwī, *op. cit.*, p. 117, la placent à l'intérieur. Elle était toujours connue au XII^e-XVIII^e siècle, Uğhūrī, *Mašāriq*, fol. 27 r°. Sur ce généalogiste «alide», v. Y. Rāḡib, «Essai d'inventaire chronologique des guides à l'usage des pèlerins du Caire», in *REI*, XLI/2, 1973, p. 272.

⁽²⁾ Saḥāwī, *op. cit.*, pp. 117-118; Uğhūrī, *loc. cit.*

⁽³⁾ Ibn al-Zayyāt, *loc. cit.*; Saḥāwī, *op. cit.*,

p. 116; Uğhūrī, *loc. cit.*

⁽⁴⁾ Ša'rānī, *Laṭā'if al-minān*, I, pp. 250-251.

Les témoignages littéraires de cette vénération populaire sont fort nombreux, Munāwī, *Kawākib durriyya*, I, p. 58; Šu'aybī, *Kitāb*, ms Azhar Ta'riḥ [1605] Rāfi'i 27445, fol. 166 r°; Qalyūbī, *Tulfat al-rāḡib*, Le Caire, 1307 H., pp. 10-11; Ṣabbān, *Is'āf*, pp. 210-212; Uğhūrī, *Mašāriq*, fol. 21 r°-v°, 27 r°; Zayn al-'Ābidīn Širwānī, *Bustān al-siyāḥa*, trad. H. Massé, «Les notes sur l'Egypte», in *Mélanges Maspero*, III, *Orient Islamique*, MIFAO, t. LXVIII, Le Caire, 1935-1940, p. 108.

⁽⁵⁾ Les deux savants, Zayn b. Nuğaym (m. 970/1563) et son frère, 'Umar (m. 1005/1596) furent enterrés dans le mausolée, Muhibbī, *Hulāṣat al-aṭar*, Le Caire, 1284 H., III, pp. 206-207; 'A. Mubārak, *op. cit.*, II, p. 60; V, p. 17. Leurs tombes connues sous le nom d'al-Baḥr wa l-nahr (la mer et le fleuve), d'après le titre de deux ouvrages qu'ils laissèrent, disparurent lors de la reconstruction du khédive 'Abbās Ḥilmī II^e, H. Qāsim, *op. cit.*, p. 47.

al-Rāhmān Kathudā le mausolée fatimide gagné par la ruine fut remplacé en 1173 / 1759-1760 par un monument nouveau au goût du jour⁽¹⁾. Remanié en 1266 / 1849-1850 par le khédive ‘Abbās I^{er} qui fit entourer la tombe d'un grillage (*maqṣūra*) de cuivre⁽²⁾, il disparut à son tour en 1322 / 1904-1905 faisant place au bâtiment actuel, dénué d'intérêt archéologique⁽³⁾.

Tous les ans, on célébrait l'anniversaire de la naissance (*mawlid*) de Sukayna du 6 au 13 ḡumādā I, en même temps que celui de son voisin d'en face, Muḥammad al-Anwar⁽⁴⁾. Malgré son peu d'éclat, la fête attirait les foules⁽⁵⁾. Toutes les semaines, la grande nuit (*hadra*) se tenait le mercredi soir⁽⁶⁾, et les visites s'effectuaient de préférence le vendredi⁽⁷⁾.

De nos jours, la popularité de Sukayna, vulgairement appelée Sekīna⁽⁸⁾, ne s'est pas refroidie⁽⁹⁾.

⁽¹⁾ Ṣabbān, *Is’āf*, p. 211; Ġabartī, ‘Aḡā’ib *al-āṭār*, Būlāq, 1297/1879, II, p. 6; A.F. Mehren, *Cāhirah og Kerāfat*, Copenhague, 1869-1870, II, pp. 46-47; Le même, « Tableau général des monuments religieux du Caire », in *Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences de St-Pétersbourg*, XV, 1871, p. 328, et *Mélanges Asiatiques*, VI, 1870, p. 328; ‘A. Mubārak, *loc. cit.*; A. Raymond, « Les constructions de l'émir ‘Abd al-Rāhmān Kathudā au Caire », in *Annales Islamologiques*, XI, 1972, p. 244, n° 15.

⁽²⁾ ‘A. Mubārak, *loc. cit.*; H. Qāsim, *op. cit.*, p. 52.

⁽³⁾ H. Qāsim, *op. cit.*, p. 47; ‘A. Zakī, *Mawsū‘a*, p. 344.

⁽⁴⁾ ‘A. Mubārak, *op. cit.*, I, p. 90; R.L.N. Michell, *op. cit.*, p. 61; J.W. Mc Pherson, *The moulids of Egypt*, Le Caire, 1941, pp. 31, 278-279.

⁽⁵⁾ R.L.N. Michell, *op. cit.*, pp. 116-117.

⁽⁶⁾ ‘A. Mubārak, *op. cit.*, I, p. 90; II, p. 60; H. Qāsim, *op. cit.*, p. 52.

⁽⁷⁾ R.L.N. Michell, *op. cit.*, p. 61.

⁽⁸⁾ Corruption dénoncée déjà par Ṣabbān, *Is’āf*, p. 211.

⁽⁹⁾ V. la monographie que lui a consacrée Amin ‘Abd al-Ḥasib Sālim, *Manāqib al-Sayyida Sukayna bint al-Ḥusayn*, Le Caire, 1355/1937. L'auteur n'est autre que le directeur de la prière (*imām*), prédicateur (*ḥaṭīb*) et professeur (*mudarris*) de la mosquée.

LES MAUSOLÉES D'AL-ĞA'FARĪ ET DE 'ĀTIKA⁽¹⁾

Situés dans la case G-13 de la carte n° 2 du *Survey of Egypt* et portant le même numéro (333), ces deux édifices jointifs se montrent dans l'enclos qui enferme également le sanctuaire de Ruqayya.

Le monument d'al-Ğa'farī était, à l'origine, précédé d'une cour enclose d'un mur couronné de merlons en pointe. Une porte percée dans le mur nord-ouest, face au *mihrāb*, s'ouvrait sur la salle funéraire de plan carré d'environ 3 m 80 de côté. Cette ordonnance fut bouleversée lorsque le monument de 'Ātika surgit dans la cour, usurpant deux de ses murs, le sud-ouest et le nord-ouest⁽²⁾. Ce dernier devenant mitoyen, l'entrée de la qubba d'al-Ğa'farī fut murée pour ménager le *mihrāb* de celle de 'Ātika⁽³⁾, et une porte percée dans la paroi nord-est de chaque édifice. Cette seconde qubba qui avait poussé dans la cour de la première, en assimilant partiellement ses éléments, et dont un seul mur fut construit, le nord-est, offre dans son Carré de base une irrégularité flagrante : ses côtés présentent, dans l'œuvre, un écart de 47 cm. La coupole qui repose sur une base aussi déformée, fatalement biscornue, affecte un ovale curieux.

⁽¹⁾ La description la plus minutieuse des deux monuments est celle de K.A.C. Creswell, *The Muslim Architecture of Egypt*, Oxford, 1951, I, pp. 228-231, fig. 123 et 129, pl. 80 a, b et c, 81 a et c, III a, c, d et e, 117 a et b. On y trouvera une bibliographie détaillée des travaux antérieurs, en majorité périmés. Ces deux structures ont depuis fait l'objet de plusieurs notices qui se réduisent en majeure partie à des allusions fugitives ; G. Marçais, *L'architecture musulmane d'Occident*, Paris, 1954, pp. 87 n. 2, 232; F. Shāfi'i, « West Islamic influences on architecture in Egypt », in *Bulletin of the Faculty of Arts (Cairo University)*, XVI/II, 1954, p. 16; M. Rumpler, *La coupole dans l'architecture byzantine et musulmane*, Strasbourg, 1956, p. 87, fig. 126; L. Golvin, « Note sur quelques fragments de plâtre ... », in *Mélanges d'histoire et*

d'archéologie de l'Occident musulman, II, *Hommage à G. Marçais*, Paris, 1957, pp. 88, 89, 91, fig. H; D. Russell, *Medieval Cairo ...*, Londres, 1962, pp. 126-127; K. Otto-Darn, *L'art de l'Islam*, Paris, 1964, p. 108; G. Marçais, *EI2*, II, p. 883 (*L'Art Fātimide*); A. Fikrī, *Masāğid al-Qāhira wa madārisuhā*, Le Caire, 1961-1965, I, pp. 33-34; O. Grabar, « The earliest Islamic commemorative structures », in *Ars Orientalis*, VI, 1966, p. 35, n° 89, p. 36, n° 94; 'A. Zākī, *Mawsū'a*, p. 194.

⁽²⁾ Les merlons qui couronnaient ces deux murs ont partiellement survécu, K.A.C. Creswell, *op. cit.*, I, pl. 81 c.

⁽³⁾ On reconnaît, enseveli dans la maçonnerie, et révélé par la chute de l'enduit qui le masquait, le tronc de palmier qui servait de linteau à cette porte.

Ces deux édifices contigus sont de construction presque identique. Leurs maçonneries sont en briques cuites masquées par un enduit épais de plâtre. Le passage du plan carré de base au plan circulaire de la coupole est assuré par une seule zone de raccord, carrée, à l'extrados, dans sa partie supérieure, et octogonale dans sa partie inférieure. A l'intérieur, des trompes complexes sur deux étages la convertissent en octogone : une niche en demi-cylindre voûtée en cul-de-four flanquée de deux niches plates dans leur partie inférieure et en encorbellement dans leur partie supérieure, et couronnée par une troisième. Le profil recticurviligne que dessinent ces trompes complexes est fidèlement reproduit par quatre baies trilobées trouant les parois qui les séparent⁽¹⁾.

Ces deux structures jumelles ne présentent, dans leur construction, qu'une différence notable : la coupole de la première est unie⁽²⁾, celle de la seconde côtoyée : elle comporte à l'extrados 16 côtes convexes fortement prononcées qui correspondent aux 16 cannelures qui creusent la calotte à l'intrados et se rejoignent au sommet autour d'un médaillon.

De la décoration rapportée en plâtre, ne subsistent, dans la première qubba, que des fragments insignifiants : quelques passages du bandeau coranique qui se déroulait au-dessous de la coupole. En revanche, dans la seconde, des restes plus importants sont conservés : une frise coranique couronne le sommet des murs, juste au-dessous de la zone de raccord, reproduisant le verset du Trône (II, 256/255) et le début du suivant (jusqu'au mot *al-wutqā*). Quelques fragments de galon cernent toujours le contour des fenêtres. Enfin le *mihrāb* gardait dans sa partie supérieure un revêtement couvrant, qui a graduellement disparu⁽³⁾ : au-dessous d'un bandeau horizontal de motifs tressés, régnait un décor végétal

⁽¹⁾ G. Marçais, « Les échanges artistiques entre l'Egypte et les pays musulmans occidentaux », in *Hespéris*, XIX, 1934, p. 96, suppose que ce tracé aurait émigré d'Egypte en Ifriqiya, où il apparaît dans la base de la coupole qui précède le *mihrāb* de la Grande mosquée almoravide de Tlemcen.

⁽²⁾ La calotte actuelle est, en majeure partie, une reconstruction effectuée sous la direction d'U. Patricolo. Les vestiges qui subsistent

du côté nord-ouest avaient persuadé l'architecte qu'elle était primitivement unie.

⁽³⁾ Les deux cabochons des écoinçons sont d'abord tombés en 1968. Comme il m'a été permis de le constater, une tige de métal les fixait au mur. Puis le reste a suivi : dix ans après, il n'en subsiste que des photos, notamment celle de K.A.C. Creswell, *op. cit.*, I, pl. 117 b,

bordé d'un galon de perles perforées : des tiges régulièrement ondulées, s'échappaient des palmettes et des fleurons trilobés. Dans chaque écoinçon se détachait une bosse striée que cernait un ruban de pastilles perforées. Enfin un bandeau coranique, reprenant le 41^e verset de la XV^e sourate⁽¹⁾, soulignait le contour de l'arc de la niche.

Cette décoration sculptée dans le plâtre était primitivement polychrome : des traces de peinture bleue subsistaient ça et là, dans l'inscription qui court sous la zone de raccord et dans la bande de motifs tressés qui couronnait le *mīhrāb*.

Ces deux structures funéraires ne présentent qu'une particularité remarquable : la coupole côtelée de celle de 'Ātika que K.A.C. Creswell tenait pour la plus ancienne qui subsiste en Egypte, après celles des monuments funéraires fatimides d'Assouan. Cette affirmation conserve cependant un caractère conjectural : le monument, nous allons le voir dans un instant, ne renferme aucun élément qui permette de la dater avec rigueur. Rien n'autorise, partant, d'assurer qu'il est antérieur au mausolée de Ruqayya qui possède également une coupole côtelée.

Cette forme cannelée est-elle apparue simultanément dans plusieurs régions éloignées ? ou bien doit-on, pour expliquer les récurrences, recourir à l'hypothèse de migrations de techniques de construction ? Les coupoles antérieures à la conquête fatimide se sont malheureusement évanouies du Caire. En l'absence de documents archéologiques, il nous est guère possible d'affirmer si la coupole côtelée de 'Ātika s'inscrit dans une série de structures traditionnelles que le temps a détruites, ou si, au contraire, elle constitue le premier spécimen d'une technique fraîchement importée de l'Ifrīqiya, comme l'ont avancé K.A.C. Creswell⁽²⁾ et F. Shāfi‘ī⁽³⁾. Cette thèse ne repose que sur un simple hasard, celui de la conservation des monuments : c'est en Ifriqiya, en effet, que survivent les plus anciennes coupoles côtelées de l'espace musulman⁽⁴⁾. D'autre part, il est difficile d'admettre que les coupoles cannelées, infiniment plus élaborées que les coupoles unies, se soient

⁽¹⁾ G. Wiet, *CIA, Egypte*, II, p. 196.

⁽²⁾ *Op. cit.*, I, p. 229.

⁽³⁾ « West Islamic influences on architecture in Egypt », in *Bulletin of the Faculty of Arts*, XVI/II, Décembre 1954, p. 16.

⁽⁴⁾ A savoir, la coupole qui précède le

mīhrāb de la Grande mosquée de Cairouan œuvre d'Abū Ibrāhīm Aḥmad (248/862-863) et celle qui s'élève devant le *mīhrāb* de la Grande mosquée de Tunis datée de 250/864.

manifestées d'abord dans une province aussi reculée qu'Assouan, puis dans la capitale, comme le prétend K.A.C. Creswell⁽¹⁾, en s'appuyant sur les spécimens de date incertaine subsistants dans cette ville.

DATATION :

Aucune inscription ne révèle la date des deux monuments. De même, aucune source — nous allons le voir dans un instant — ne les signale. Le décor du *mihrāb* et surtout les fenêtres percées entre les trompes complexes avaient semblé à K.A.C. Creswell moins élaborés que ceux du mausolée de Ruqayya, qu'une inscription date expressément de 527 / 1133. Tenant, partant, les deux qubbas pour antérieures au mausolée de Ruqayya, il situa celle de 'Ātika entre 1100 et 1120, et celle d'al-Ğafarī un peu plus tôt.

Nous avons déjà démontré le danger de ces datations rigoureuses qui considèrent comme successives des formes simultanées, et comme verticales des structures horizontales⁽²⁾, sur lesquelles K.A.C. Creswell a fondé une chronologie artificielle et spacieuse des monuments funéraires d'époque fatimide. Rien ne prouve, en effet, que les deux qubbas soient antérieures au mausolée de Ruqayya. La raison incline même à croire qu'elles lui sont postérieures. Il n'est pas invraisemblable que des personnages aient voulu se faire enterrer en ce lieu qui ne semble pas avoir été un cimetière public sous les Fatimides pour bénéficier des avantages spirituels que l'on attachait au voisinage de la fille de 'Alī. Aussi nous situerons grossièrement les deux édifices dans la première moitié du VI^e-XII^e siècle, sans pencher pour une date précise.

IDENTIFICATION :

D'après les inscriptions des draperies modernes qui recouvrent les tombes, celles d'une planchette de bois fixée dans la porte du premier monument et d'une plaque de cuivre dans celle du second, ces deux qubbas passent pour contenir respectivement les restes de l'*imām* 'Alī al-Ğafarī et de 'Ātika, tante paternelle du Prophète. Ces attributions sont-elles d'origine ou tardives ? Essayons de le déterminer par une interrogation critique des sources, suivant l'ordre chronologique.

⁽¹⁾ *Op. cit.*, I, p. 289.

du Muqaṭṭam », in *REI*, XLVI/I, 1978,

⁽²⁾ « Deux monuments fatimides au pied

p. 97.

Des quatre guides de pèlerinage du Caire qui subsistent du Moyen Âge, seuls deux abordent l'espace d'al-Marāğā : Ibn 'Ayn al-Fuḍalā' qui rédigea sa monographie à l'extrême fin du VII^e-XIII^e siècle, et al-Sahāwī qui compila la sienne au déclin du IX^e-XV^e. Ni l'un ni l'autre ne signalent ces sépultures qui pourtant se recommandent particulièrement à l'attention des visiteurs, ou celles d'homonymes qui auraient pu être confondues avec elles. Au X^e-XVI^e siècle, al-Ša'rānī⁽¹⁾ a donné la liste des Gens de la Famille dont son maître, 'Alī al-Hawwāṣ, vénérait la sépulture. Là aussi, aucune mention des deux édifices. Le siècle suivant, al-Šu'aybī a longuement évoqué les lieux de pèlerinage du Caire dans une monographie achevée en 1030/1620-1621⁽²⁾. Le silence continue. Vers la fin du XII^e-XVIII^e siècle, al-Uḡhūrī (m. 1198/1784) a dressé l'inventaire des sépultures des membres de la Famille du Prophète que l'on vénérait au Caire⁽³⁾, que devait reprendre al-Qal'āwī (m. 1230/1815)⁽⁴⁾. Toujours rien. Enfin au courant du siècle dernier, les deux tombes qui devaient appartenir à d'obscurs personnages, comme le suggèrent, du reste, leurs modestes proportions, connurent une attribution nouvelle qui les promut au rang de lieux de pèlerinage⁽⁵⁾.

La première passa d'abord pour celle du VIII^e imām des duodécimains, 'Alī al-Riḍā⁽⁶⁾, puis pour celle de Muḥammad al-Dībāq, le fils de Ḥaḍar al-Šādiq⁽⁷⁾, pour devenir ensuite celle de 'Alī al-Ḥaḍarī, personnage dont l'identification et la biographie restent inconnues⁽⁸⁾. Abusés par sa *nisba*, les pèlerins croient

⁽¹⁾ *Laṭā'if al-minān*, I, pp. 250-251.

⁽²⁾ *K. yaštamil 'alā ḥikr man ḫufna bi-Miṣr wa l-Qāhira min al-muḥadditīn wa l-awliyā' min al-riġāl wa l-nisā'*, dont il subsiste un exemplaire jusqu'à présent unique conservé dans la bibliothèque d'al-Azhar sous la cote Ta'rīḥ [1605] Rāfi'i 27445. Sur cet auteur, v. Y. Rāġib, « Essai d'inventaire chronologique des guides à l'usage des pèlerins du Caire », in *REI*, XLI/2, 1973, p. 279.

⁽³⁾ *Mašāriq al-anwār*.

⁽⁴⁾ *Mašāhid al-ṣafā fi l-madfūnīn fi Miṣr min ahl al-muṣṭafā*, ms Dār al-kutub Ta'rīḥ 2136.

⁽⁵⁾ Elle se manifeste pour la première fois

dans A.F. Mehren, « Tableau général des monuments religieux du Caire », in *Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences de St-Petersbourg*, XV, 1871, p. 551, et *Mélanges Asiatiques*, VI, p. 326.

⁽⁶⁾ A.F. Mehren, *loc. cit.*

⁽⁷⁾ P. Ravaisse, « Sur trois mihrâbs en bois sculpté », in *Mémoires de l'Institut d'Egypte*, II, pp. 651-652; identification que devait reprendre sans contrôle K.A.C. Creswell, *op. cit.*, I, p. 228.

⁽⁸⁾ Les éditeurs de *Tuhfat al-aḥbāb*, p. 122, assurent qu'il est Abū l-Ḥasan al-ṣūfī b. Ya'qūb b. 'Isā b. Ismā'il b. Ḥaḍar b. Ibrāhīm b. Muḥammad b. 'Alī b. 'Abd Allāh b. Ḥaḍar

qu'il appartient aux Gens de la Maison, et qu'il descend de Ġa'far al-Tayyār ou de Ġa'far al-Šādiq. Mais ce surnom distinctif désigne la postérité d'autres homonymes, tels que Ġa'far b. Kilāb, Ġa'far b. Ta'laba, les Mu'tazilites partisans de Ġa'far b. Mubaššir et de Ġa'far b. Ḥarb, aussi bien que les habitants d'un quartier de Bağdad et les originaires d'un village d'Egypte⁽¹⁾.

Quant à la tombe de 'Ātika, elle est fatalement apocryphe puisque cette fille de 'Abd al-Muṭṭalib ne posa jamais les pieds en Egypte. Vénérée pour sa parenté avec le Prophète et non pour son mérite personnel, cette figure ne représente aucun rayonnement particulier dans la Tradition ou la légende. Les données biographiques dont nous disposons sur elle sont de plus indigentes et, sur un point capital (sa conversion), discordantes.

Epouse d'Abū Umayya Ḥudayfa b. al-Muġīra al-Maḥzūmī surnommé Zād al-rakb, le mari des quatre 'Ātika⁽²⁾ qui n'embrassa jamais l'Islam, elle lui donna deux fils, 'Abd Allāh et Zuhayr, et une fille Qarība al-kubrā⁽³⁾, qui moururent également infidèles.

Lors d'un différend qui avait divisé la tribu de Qurayš, au temps du paganisme, 'Ātika sortit un vase de parfums : les tribus qui étaient dans la faction des Banū 'Abd al-Manāf y trempèrent les mains, prêtèrent serment et furent appelées

al-Tayyār b. Abī Ṭālib qu'on surnommait al-Ğārihi parce qu'il demeurait dans le quartier de Kawm al-Ğārihi à Fustāt, et auquel al-Azraqānī a consacré une notice biographique dans *Baḥr al-ansāb*. Malheureusement ce dernier ouvrage ne semble pas exister, et le commentaire de la monographie de Saḥāwī abonde en informations spécieuses de ce genre, v. Y. Rāgīb, *Essai d'inventaire chronologique*..., p. 279.

⁽¹⁾ Ibn al-Qaysarānī, *Ansāb muttafiqa*, éd. P. de Jong, Leyde, 1865, p. 32; Sam'ānī, *Ansāb*, éd. 'Abd al-Rahmān b. Yaḥyā al-Yamānī, Hyderabad, 1382/1962-1386/1966, III, pp. 288-290; Hāzimī, *'Uğālat al-mubtadī*, éd. 'Abd Allāh Gannūn, Le Caire, 1384/1965, p. 40; Ibn al-Atīr, *al-Lubāb fi tahdīb al-ansāb*, Bagdad, s.d., I, p. 283; Suyūṭī, *Lubb*

al-lubāb, éd. P.J. Veth, Leyde, 1840-1842, p. 65.

⁽²⁾ Ibn Ḥabīb, *Muhabbar*, éd. E. Lichtenstaedter, 1361 H., p. 274.

⁽³⁾ Ibn Hišām, *Sira*, éd. Muhammad Muhyī al-dīn 'Abd al-Ḥamīd, Le Caire, 1356/1937, I, pp. 299, 317, 397; Zubayrī, *Nasab Qurayš*, pp. 18, 300; Ibn Ḥabīb, *op. cit.*, pp. 62, 274; Balādūrī, *Ansāb al-ašrāf*, I, éd. M. Hamidullah, Le Caire, 1959, pp. 88, 145, 235, 432; Ṭabarī, *Ta'riḥ*, éd. M.J. de Goeje, 1879-1901, I, p. 1196; Ibn al-Atīr, *Usd al-ġāba*, Le Caire, 1285-1286 H., V, pp. 499-500; Nuwayrī, *Nihāyat al-arab*, Le Caire, depuis 1342/1923, XVIII, p. 222; Ibn Ḥaġar, *al-Isāba fi tamyīz al-ṣaḥāba*, Le Caire, 1328 H., IV, p. 357, n° 198.

al-Muṭayyabūn (les parfumés)⁽¹⁾. L'an 2/624, trois nuits avant la bataille de Badr, ‘Ātika qui n'avait pas embrassé l'Islam eut un songe prophétique qui annonçait aux païens un malheur imminent : elle vit un homme monté sur un chameau arriver de loin et s'écrier : « Habitants de La Mekke, n'y allez point, on vous tuerait ». Il aurait ensuite lancé du sommet d'une montagne voisine une pierre dont les éclats touchèrent toutes les maisons de la ville⁽²⁾.

Devint-elle musulmane par la suite ? L'histoire est divisée sur ce point : si les uns l'admettent⁽³⁾, d'autres le nient⁽⁴⁾.

Enfin ‘Ātika est connue comme poétesse : on lui attribue une courte pièce de six vers qu'on mettait également sous le nom de sa sœur, Ṣafiyya⁽⁵⁾, et quatre thrènes dont le premier fut composé sur son père⁽⁶⁾, et les trois autres sur le Prophète⁽⁷⁾. La date exacte de sa mort n'a pas été enregistrée par la tradition. Al-Balādūrī⁽⁸⁾ la situe avant l'hégire, mais si l'on admet l'authenticité des élégies funèbres sur le Prophète, il faudrait la placer après l'an II/632. Son lieu de sépulture

⁽¹⁾ Ibn Ḥabīb, *op. cit.*, p. 166. Sur le différend, v. Ibn Ḥiṣām, *op. cit.*, I, pp. 142-144; Balādūrī, *op. cit.*, I, pp. 55-56; E. Tyan, *Institutions du droit public musulman*, Paris, 1954, I, p. 37.

⁽²⁾ Wāqīdī, *Maġāzī*, éd. M. Jones, Le Caire-Oxford, 1966, I, pp. 29, 30, 31, 33, 41; Ibn Ḥiṣām, *op. cit.*, II, pp. 244-245; Ṭabarī, *op. cit.*, I, pp. 1292-1293; Abū l-Farāğ al-Isbahānī, *Aḡānī*, éd. Ibrāhīm Ibyārī, Le Caire, 1389/1969, IV, pp. 1385-1386; Nuwayrī, *op. cit.*, XVII, pp. 11-12; J.M.B. Jones, *Ibn Ishāq and al-Wāqidī ...*, In *BSOAS*, XXII, 1959, pp. 46-47.

⁽³⁾ Wāqīdī repris par Ibn Ḥabīb, *op. cit.*, p. 406, mentionne ‘Ātika au nombre des femmes qui prêtèrent serment d'allégeance au Prophète. Ibn Sa‘d, *Tabaqāt*, éd. E. Sachau, Leyde, 1905-1940, VIII, p. 29, affirme qu'elle embrassa l'Islam à La Mekke puis émigra à Médine. Enfin Dahabī reproduit deux traditions discordantes : dans *Ta’rīḥ al-islām*, Le Caire, 1367/1947-1369/1950, II, p. 38, il déclare que des tantes paternelles du Prophète,

seule Ṣafiyya devint musulmane ; mais dans *Siyar a’lām al-nubālā*, II, éd. Ibrāhīm al-Ibyārī, Le Caire, 1957, p. 195, il affirme le contraire : ‘Ātika musulmane s’expatria à Médine.

⁽⁴⁾ Ibn Ishāq assure que Ṣafiyya fut la seule fille de ‘Abd al-Muṭṭalib à devenir musulmane, Ibn ‘Abd al-Barr, *al-Isti’āb fi ma’rifat al-ashāb*, éd. ‘Alī Muḥammad al-Biġāwī, Le Caire 1960, IV, p. 1880; Ibn al-Atīr, *loc. cit.*; Ibn Haġar, *loc. cit.*; ‘Aynī, *al-Maqāṣid al-naḥwiyya*, en marge de Baġdādī, *Hizānat al-adab*, Būlāq, 1299 H., III, p. 11.

⁽⁵⁾ Abū Tammām, *Dīwān al-hamāsa*, Le Caire, 1346/1927, I, pp. 309-311; Ibn Abī Tāhir Tayfūr, *K. balāgāt al-nisā’*, éd. Ahmad al-Alfi, Le Caire, 1326/1908, p. 191; ‘Aynī, *op. cit.*, III, pp. 11-14.

⁽⁶⁾ Ibn Ḥiṣām, *op. cit.*, I, pp. 182-183; *Anīs al-ḡulasā’ fi dīwān al-ḥansā’*, éd. L. Cheikho, Beyrouth, 1888, p. 135.

⁽⁷⁾ Ibn Sa‘d, *op. cit.*, II/II, pp. 93-95.

⁽⁸⁾ *Op. cit.*, photos Dār al-kutub Ta’rīḥ 1103 du ms ‘Āśir Efendi 597-598, I, p. 535.

est également inconnu, mais on lui attribuait déjà au Moyen Âge une tombe apocryphe dans la nécropole du Caire⁽¹⁾, qui appartiendrait à une homonyme originaire d'Ascalon.

LE SANCTUAIRE DE RUQAYYA⁽²⁾

Le monument incomplet (le n° 273 de l'inventaire) occupe un rectangle profond de 10 m 50 et large de 14 m 61. Un mur couronné de merlons en pointe partiellement conservés ceignait cet espace comprenant un mausolée que précédait un oratoire. Composition mixte que révèlent les sources qui le désignent tantôt sous celui de *mašhad*⁽³⁾ et tantôt sous celui de *masğid*⁽⁴⁾, mais que l'archéologue est contraint

⁽¹⁾ Ibn 'Ayn al-Fuḍalā', *op. cit.*, fol. 58 v°, pour qui la tombe de la tante paternelle du Prophète se trouve en Syrie : allusion à la fameuse tombe du quartier d'al-Maydān, à Damas, qui passait tantôt pour celle d'Umm 'Ātika, sœur de 'Umar b. al-Haṭṭab, et tantôt pour celle d'une omeyyade, J. Sourdel-Thomine, « Pèlerinages damascains », in *BEO*, XIV, 1952-1954, p. 79, n. 7.

⁽²⁾ L'étude la plus poussée est toujours celle de K.A.C. Creswell, *The Muslim Architecture of Egypt*, I, pp. 247-251, fig. 142 et 143, pl. 86 a, b et c, 87 a et b, 88 a, 113 a et b, 119 a, b, c et d, et 120 a. On y trouvera une bibliographie détaillée des études antérieures. Depuis le monument a fait l'objet de quelques notices, le plus souvent dénuées d'intérêt : G. Marçais, *L'architecture musulmane d'Occident*, pp. 118, 257; F. Shāfi'i, « West Islamic influences on architecture in Egypt », in *Bulletin of the Faculty of Arts (Cairo University)* XVI/II, 1954, pp. 16-17; L. Massignon, « La cité des morts au Caire », extrait de *BIFAO*, LVII, 1958, pp. 52, 57; D. Russell, *Medieval Cairo*, p. 103, pl. 17; A. Fikrī, *Masāğid al-Qāhira*, I, pp. 103-109, fig. 15 et 16, pl. 47, 48, 49, 50 a et b, 59 a, 65 a (le *mihrāb* du mausolée de Ruqayya est faussement attribué

à celui d'al-Ğa'fari), 76; O. Grabar, « The earliest Islamic commemorative structures », in *Ars Orientalis*, VI, 1966, p. 36, n° 99; G. Wiet, *Les mosquées du Caire*, Paris, 1966, p. 103, pl. 17; A. Zakī, *Mawsū'a*, p. 343.

⁽³⁾ Ḥarawī, *K. al-iṣārāt ilā ma'rifat al-ziyārāt*, éd. J. Sourdel-Thomine, *PIFD*, Damas 1953, p. 35; *Guide des lieux de pèlerinage*, trad. J. Sourdel-Thomine, *PIFD*, Damas, 1957, p. 82; mention reprise par Yāqūt, *Mu'ğam al-buldān*, éd. F. Wüstenfeld, Leipzig, 1866-1873, IV, p. 554 et Ibn Šāhīn Zāhirī, *Zubdat kaṣf al-mamālik*, éd. P. Ravaisse, *PELOV*, Paris, 1894, p. 36; Ibn 'Abd al-Zāhir dans Qalqašandī, *Šubḥ al-a'sā*, III, p. 344 et Maqrīzī, *Hijāt*, I, p. 360; Ibn 'Ayn al-Fuḍalā', *Miṣbāḥ*, fol. 6 v°, 7 r°, 45 r°; Balawī, *Tāḡ al-mafriq*, ms Dār al-kutub Ğugrāfiyā 202, fol. 23 r°; Ibn al-Zayyāt, *Kawākib sayyāra*, pp. 178, 184; Maqrīzī, *Sulūk*, éd. Sa'īd 'Abd al-Fattāḥ 'Ašūr, Le Caire, 1970-1973, IV/III, p. 1229; Abū l-Mahāsin, *Nuğūm zāhira*, XV, éd. Ibrāhīm 'Ali Turhān, Le Caire, 1391/1971, p. 348; Saḥāwī, *Tuhfat al-ahbāb*, pp. 120, 123; Saḥāwī, *Daw' lāmi'*, III, p. 138.

⁽⁴⁾ Čawwānī dans Maqrīzī, *Hijāt*, II, p. 448; Saḥāwī, *Tuhfat al-ahbāb*, p. 171.

aujourd’hui de reconstruire abstrairement : de l’oratoire amputé, ne subsiste, en effet, qu’une cour à ciel ouvert, que borde du côté de la *qibla* un portique. Couvert d’un plafond de bois, il comporte trois arcs—un grand entre deux arcs petits et plus bas—reposant sur des colonnes géminées, et trois travées. Dans celle du centre, s’ouvre une porte rectangulaire, unique passage vers la salle funéraire, et dans chaque travée latérale se creuse un *mīhrāb* semi-circulaire.

De la partie antérieure de l’oratoire maintenant disparue, deux hypothèses de restitution ont été proposées : U. Patricolo⁽¹⁾ imaginait une cour carrée entourée de portiques à trois arcades et précédée de pièces et du portail s’ouvrant sur rue. Pour des raisons d’ordre architectural, cette reconstruction fut récusée par K.A.C. Creswell⁽²⁾, qui en avança une autre inspirée par l’ordonnance du *mašhad* al-Ǧuyūšī : une entrée que flanquent, d’un côté un escalier montant à la terrasse, et de l’autre une pièce; puis une cour qui commande, de part et d’autre, deux salles latérales couvertes de plafonds en bois.

Or l’argumentation invoquée par K.A.C. Creswell est bien fragile : d’un côté, les fragments subsistants de la partie antérieure ne permettent pas de pencher pour une ordonnance déterminée; de l’autre, on ne saurait assimiler deux monuments de nature différente, et le terme de *mašhad* qui les désigne tous deux ne doit pas prêter à confusion : dans le sanctuaire al-Ǧuyūšī, la partie postérieure est oratoire (pas de tombe sous la coupole) et dans celui de Ruqayya mausolée.

Mais les sources nous permettent-elles d’entrevoir la partie disparue ? Un bref passage d’al-Balawī nous mettra sur la voie : ce voyageur qui visita le monument en 737 / 1337 nous révèle que son ordonnance était similaire à celle du mausolée de Sayyida Nafisa. D’après la description qu’il en a laissée⁽³⁾, ce dernier comportait, dans sa partie antérieure, un oratoire. Cette indication permet de réfuter la restitution proposée par K.A.C. Creswell, car la cour flanquée de salles du *mašhad* al-Ǧuyūšī n’est en aucune manière un oratoire. Reste celle de U. Patricolo : on retient la cour encadrée de galeries qui s’inscrit dans la tradition des mosquées subsistantes de l’époque fatimide, qu’on aurait avantage à laisser dans le vague,

⁽¹⁾ Comité de conservation, Exercice 1915-1919, Fasc. XXXII, 1922, p. 31.

description arabe inédite du mausolée d’al-Sayyida Nafīsa », in *Arabica*, XXIII, 1976, pp. 38-41.

⁽²⁾ *Op. cit.*, I, p. 250.

⁽³⁾ Ce texte a été publié par Y. Rāğib, « Une

sans marquer de détails précis pour la distribution de l'espace (entrée, vestibule et minaret) car aucun parallèle ne saurait les inspirer.

Passons maintenant à la seconde partie du monument, à savoir le mausolée. Il comporte trois salles carrées : une salle centrale, la salle du tombeau coiffée d'une coupole, qui commande deux autres plus petites que recouvre une toiture plate. Ces trois parties communiquent par deux baies rectangulaires, dont les piédroits reposent sur des colonnes géminées. Pour l'harmonie de l'ensemble, leur profil se répète sur les murs opposés pour encadrer, d'un côté, l'entrée, et de l'autre le *mīhrāb*. Dans l'épaisseur du mur du fond, se creusent trois *mīhrāb*-s en demi-voûte, un dans chaque salle : celui du centre, plus large que les deux autres, projette un saillant hors l'œuvre.

La coupole comprend trois parties qui forment trois corps superposés : une zone de raccordement, carré troué de quatre baies à l'extérieur que convertissent en octogone, à l'intérieur, des trompes d'angle complexes à deux étages de niches, identiques à ceux des qubbas d'al-Ğafārī et de 'Ātika. Une harmonie plus complète règne cependant entre les trompes et les fenêtres : ces dernières ne répètent pas seulement le profil des premières, mais se divisent elles-mêmes en trois baies superposées. Ce cube délimité par une moulure à l'extérieur supporte un tambour octogonal que souligne également une moulure et que percent seize fenêtres. Enfin sur cet octogone repose la calotte qui comporte 24 côtes épaisses se rejoignant au sommet.

Les maçonneries sont entièrement en briques cuites vêtues d'un enduit épais. La construction s'est révélée hâtive et négligée pour les murs : ils sont soit dépourvus de mortier soit « liés par un mélange de boue et de sable qui, au premier coup de marteau, vole en pluie de poussière ». En revanche, elle est particulièrement soignée pour la coupole que maçonnera un mortier très insistant⁽¹⁾. Le bois n'apparaît que dans une poutre noyée dans la maçonnerie pour former le linteau de la porte du mausolée. Enfin, à l'exception des baies recticurvilignes qui trouent le tambour, un seul tracé d'arc règne dans le monument : le carène.

Passons maintenant au décor rapporté qui subsiste en abondance. Il utilise trois matières : plâtre et bois, courants dans l'architecture fatimide mais aussi, trait unique, la peinture.

⁽¹⁾ D'après le témoignage de l'architecte qui a restauré le monument, U. Patricolo, *op. cit.*, p. 36.

Le plâtre règne dans les *mīhrāb*-s et les fenêtres du tambour.

Les deux *mīhrāb*-s du portique de l'oratoire sont jumeaux : originellement accostés de deux colonnettes d'angle simulées à chapiteau bulbeux maintenant disparues⁽¹⁾, ils comportent une coquille : d'un médaillon central où une étoile à six pointes est cernée de feuilles de vigne déformées, radient 13 cannelures. Elles se terminent par une double rangée de lobes en retrait l'une sur l'autre, que délimite un arc en carène. Dans les écoinçons, des arabesques, et au milieu de chacun d'entre eux, un rond nu, trace du cabochon depuis longtemps tombé. Au-dessus, deux bandes horizontales de largeur inégale dans la bande supérieure, la plus large, des motifs tressés; et dans l'inférieure, une inscription coranique⁽²⁾.

Dans la salle funéraire, le *mīhrāb* central est composé d'une demi-voûte couverte par une coquille : au centre, un médaillon circulaire formé d'une fantaisie épigraphique : le nom de 'Alī est cerné par celui de Muḥammad répété sept fois, probablement pour rappeler symboliquement les sept *imām*-s de la doctrine fatimide. De ce médaillon rayonnent 17 cannelures qui portent alternativement de petites perles et une chaîne sculptée, et dont les bords dessinent des lobes successivement larges et pointus. Ce rythme est repris par un triple rang de festons de grandeur croissante, en retrait l'un sur l'autre, que borde un bandeau de largeur constante. Remplis d'arabesques, les écoinçons ont perdu les bosses proéminentes qu'ils portaient primitivement, et dont il ne reste que la marque de l'emplacement. Au-dessus, sous une large bande de motifs entrelacés, court une magnifique inscription en coufique tressé : elle reproduit la fin du verset 33 de la XXXIII^e sourate, que le Prophète prononça en enveloppant de son manteau sa fille (Fāṭima), son époux ('Alī) et ses deux petits-fils (Hasan et Husayn) et que tout fidèle doit réciter en entrant dans un sanctuaire où repose un 'alide⁽³⁾. Enfin un deuxième

⁽¹⁾ On les distingue encore dans une photo de K.A.C. Creswell, *op. cit.*, I, pl. 119 b.

⁽²⁾ Dans le *mīhrāb* de l'ouest, un fragment du verset 31 de la XXVIII^e sourate : *Avance et n'aie pas peur ! Tu es parmi ceux qui n'ont rien à redouter.* Suit le verset 99 de la XV^e sourate : *Et adore ton Seigneur jusqu'à ce que vienne à toi la Certitude.* Dans le *mīhrāb* de l'est, le verset 60/55 de la V^e sourate :

Votre patron [et vos alliés] sont seulement Allah, Son Apôtre et ceux qui accomplissent la Prière, [qui] donnent l'Aumône et [qui] s'inclinent.

⁽³⁾ *Allah veut seulement écarter de vous la souillure !, ô membres de la Maison [du Prophète]!* Sur ce verset, v. la documentation rassemblée par G. Wiet, *CIA, Egypte*, II, p. 33.

bandeau coranique en caractères plus réduits et moins élaborés cerne le rebord inférieur de la coquille⁽¹⁾. Quant à la mosaïque de marbre qui tapisse le bas du *mīhrāb*, la frise de losanges blancs sur fond noir, elle se trahit comme une œuvre postiche probablement rapportée au cours de la rénovation du monument au IX^e-XV^e siècle, que nous évoquerons en temps voulu.

Les *mīhrāb*-s latéraux reproduisent un décor similaire (à quelques détails près), légèrement différent de celui du *mīhrāb* central : on y retrouve une coquille de 9 cannelures radiant d'un médaillon central où règne le nom d'Allah. Dans les écoinçons, les mêmes arabesques; et au milieu de chacun d'entre eux, la bosse à cannelures hélicoïdales qui a disparu dans les trois autres *mīhrāb*-s. Une inscription coranique⁽²⁾ encadre ce décor, que couronne une bande horizontale : des fleurons trilobés y alternent avec des motifs tantôt pointillés et tantôt géométriques. Cette sculpture sur plâtre devait être primitivement polychrome, comme l'attestent les traces de peinture bleue que l'on distingue dans l'inscription inférieure du *mīhrāb* central.

Quant aux fenêtres du tambour octogonal, elles sont fermées de claustra de plâtre, les plus remarquables qui subsistent de l'époque fatimide. Deux décors différents y alternent toutes les deux fenêtres : un simple tracé polygonal, puis un fleuron à six lobes dans un réseau géométrique. Enfin des traces de sculpture que l'on distingue au bas de quelques fenêtres de la zone de raccord révèlent que celle-ci portait, à l'origine, un décor élaboré.

Le bois apparaît dans le revêtement de la tombe et le *mīhrāb* portatif commandés par une veuve d'al-Āmir, 'Alam dite Ğihat Maknūn. Environnée d'un grillage en bois incrusté de nacre d'époque ottomane, la magnifique boiserie qui enserre la tombe est entièrement dissimulée par une draperie de couleur. Sa décoration

⁽¹⁾ Il reprend le verset 52/54 de la VII^e sourate : *Votre Seigneur est Allah qui créa les cieux et la terre en six jours, puis s'assit en majesté sur le Trône. Il couvre le jour de la nuit qui le poursuit, avide, tandis que le soleil, la lune et les étoiles sont soumis à Son Ordre.*

⁽²⁾ Dans le *mīhrāb* ouest, on trouve le verset 11/10 de la XXV^e sourate : *Béni soit Celui qui, s'Il le veut, te donnera mieux que cela : des*

jardins au bas desquels couleront des ruisseaux et [où] Il placera pour toi des palais. Et dans le *mīhrāb* est, on lit le verset 116/114 de la XI^e sourate : *Accomplis la Prière aux deux extrémités du jour et à quelques moments de la nuit ! Les bonnes œuvres dissipent les mauvaises. Cela est une Edification pour ceux qui se souviennent.*

est composée fondamentalement par quatre bandes d'inscription en coufique fleuri disposées sur quatre lignes de hauteur différente, dont seules les deux lignes intermédiaires renferment les textes historiques. Enfin le *mīhrāb* portatif n'appartient plus au mausolée, dont il a été définitivement détaché et transféré au Musée de l'Art Islamique, par souci de préservation. Sa célébrité nous dispense de reprendre sa description, sur laquelle on s'est suffisamment étendu⁽¹⁾.

Enfin la peinture n'a été miraculeusement préservée que dans la coupole, grâce au plâtre récent dont les travaux de réfection l'ont libérée. Sur les moulures séparant les cannelures, alternent des perles blanches sur fond brun et des rinceaux bleus sur fond blanc. Sur les amortissements de la naissance des arêtes, se répètent à six reprises une succession de quatre couleurs : jaune, vert, bleu et rouge. Enfin deux larges bandeaux annulaires, bleus sur fond blanc, font le tour de la coupole : l'inscription inférieure qui se poursuit sur les quatre parois juste au-dessous des trompes complexes est trop effacée pour être déchiffrée. L'autre qui court sur le tambour s'ouvre par un fragment du Coran⁽²⁾, que suivent des formules de bénédiction sur le Prophète et sa famille et se termine par la date (*dū l-qādā* 527/septembre 1133)⁽³⁾.

LES SOURCES.

L'histoire du monument à travers le temps peut être retracée avec suffisamment de clarté : nous disposons, en effet, d'indications relativement nombreuses, archéologiques et littéraires, mais dont l'interprétation est parfois délicate.

Les circonstances qui provoquèrent l'érection du sanctuaire sont décrites seulement par Ibn 'Ayn al-Fuḍalā', qui reprend une source contemporaine,

⁽¹⁾ V. notamment Ed. Pauty, *Les bois sculptés jusqu'à l'époque ayyoubide*, pp. 67-69, n° 446, pl. LXXX à LXXXVIII; J. David-Weill, *Les bois à épigraphes jusqu'à l'époque mamouke*, Catalogue général du Musée Arabe du Caire, Le Caire, 1931, pp. 11-14, n° 446, pl. XVI et XVII.

⁽²⁾ Votre Seigneur est Allah qui créa les

cieux et la terre en six jours, puis s'assit en majesté sur le Trône. Il couvre le jour de la nuit qui le poursuit, avide, tandis que le soleil, la lune et les étoiles sont soumis à Son Ordre. N'a-t-il point la Création et l'Ordre ? Béni soit Allah, Seigneur des Mondes ! (VII, 52/54).

⁽³⁾ RCEA, VIII, n° 3054.

Muhammad b. As'ad al-Ǧawwānī (m. 588 / 1192) ⁽¹⁾. Ce texte dont la publication est rejetée à la fin de l'étude mérite de nous arrêter ⁽²⁾ : Ce sanctuaire fut construit à la suite d'une vision. Abū Ḍāfar ⁽³⁾ a dit : « 'Alī n'a pas en Egypte d'enfant né de ses reins ». Al-'Ubaydali le généalogiste a dit : « La construction de ce sanctuaire fut ordonnée par al-Hāfiẓ 'Abd al-Maġid le Fatimide. 'Abd Allāh b. Sa'īd rapporte [ceci] : « al-Hāfiẓ 'Abd al-Maġid m'envoya chercher dans la nuit. Je me rendis auprès de lui, accompagné du Grand missionnaire. « J'ai fait un songe », dit-il. Je lui demandai : « Quel est ce songe ? » — J'ai vu une femme enveloppée d'un vaste manteau (*mutallafī'a*), répondit-il. Je lui demandai qui elle était. Elle répondit : « La fille de 'Alī, Ruqayya ». Puis [al-Hāfiẓ] nous emmena en ce lieu : on y découvrit une tombe ⁽⁴⁾. Il ordonna alors la construction de ce sanctuaire, qui fut construit ».

Interprétons maintenant ce texte : une fille de 'Alī, enveloppée de « la manifestation la plus tangible de la pudeur » que constitue le *lifā'* ⁽⁵⁾, apparaît au calife endormi. Il mande incontinent deux témoins, le rapporteur du récit, un grand du temps (mais un inconnu pour nous) et le Grand missionnaire pour leur annoncer la vision dont il a été favorisé. Il les conduit ensuite sur le lieu : le sol fouillé révèle une sépulture irrévocablement identifiée avec celle de la fille de 'Alī.

Rien d'étonnant à cela : les inventions de tombes et de reliques sont fréquentes dans l'espace musulman au Moyen Âge, en particulier dans l'univers šī'ite : le

⁽¹⁾ Ce polygraphe avait laissé un guide de pèlerinage consacré aux sépultures des Gens de la Famille, Y. Rāgib, « Essai d'inventaire chronologique des guides à l'usage des pèlerins du Caire », in *REI*, XLI/2, 1973, p. 262.

⁽²⁾ Il n'était jusqu'à présent disponible que par le truchement d'un fragment publié par 'A. Mubārak, *op. cit.*, II, p. 61, d'après le manuscrit qu'il possédait (aujourd'hui à Dār al-kutub) : altéré, il donne sur un point capital, la présence de la tombe, la mauvaise leçon. Une traduction en a été donnée in Comité de conservation, *Comptes rendus des exercices 1915-1919*, XXXII, 1922, p. 25; elle a été reprise par Ed. Pauty, *La mosquée d'Ibn*

Touloun, pp. 67-68, puis résumée par G. Wiet, *CIA, Egypte*, II, p. 204, et L. Hautecœur et G. Wiet, *Les mosquées du Caire*, Paris, 1932, I, p. 112.

⁽³⁾ Sous cette *kunya*, il faut probablement identifier Muhammad b. al-Husayn connu sous le nom d'Ibn Ḥidā', qui fut le généalogiste officiel de l'Egypte sous le règne de Kāfūr, Maqrīzī, *Muqaffā*, ms Leyde Or. 1366, I, fol. 219 r°.

⁽⁴⁾ Le manuscrit utilisé par 'Alī Mubārak dit exactement le contraire : le sol fouillé se révéla vide de sépulture.

⁽⁵⁾ A. Arazi, « Noms de vêtements et vêtements... », in *Arabica*, XXIII, 1976, p. 115.

rêve ouvre une communication entre le monde des vivants et celui des morts. Le dormeur atteint par son intermédiaire une connaissance qui lui échappe dans l'état de veille, et nul ne conteste ces révélations lorsqu'elles favorisent un personnage digne de foi, surtout un *imām*. Cette vision revêt, en outre, indubitablement, un aspect politique : elle vise à redonner au calife un prestige qu'il avait partiellement perdu depuis les vicissitudes qu'il avait connues : premier Fatimide à accéder au califat par ligne collatérale plutôt que directe, la seule qui fût de règle depuis l'avènement de la dynastie, puis la résidence surveillée où l'avait tenu le vizir duodécimain Kutayfāt et dont il ne fut délivré que l'année d'avant par le meurtre de ce dernier. Mais voilà qu'une fille de 'Alī se montre à lui, l'entretient et lui révèle son lieu de sépulture que nul n'avait connu avant lui. Faveur insigne qui lui assure une légitimité contestée, et dont un monument somptueux perpétuera la mémoire.

Mais qui est cette fille de 'Alī ? et que représente-t-elle dans la tradition ? Nul ne songe à le préciser. Si l'on interroge les sources, on constate que l'époux de Fātima eut deux filles dénommées Ruqayya : l'aînée (*al-kubrā*), jumelle de 'Umar, avait pour mère une captive de la bataille de 'Ayn al-Tamr, Umm Ḥabīb al-Ṣahbā' al-Taḡlabiyya⁽¹⁾. On ne connaît rien de sa biographie sinon qu'elle eut pour époux Muslim b. 'Aqil b. Abī Tālib, auquel elle donna trois fils 'Abd Allāh, 'Alī et Muḥammad⁽²⁾. La cadette (*al-suğrā*) avait pour mère une esclave (*umm walad*), suivant certains⁽³⁾ ou Umm Sa'īd bint 'Urwa al-Taqafiyya, suivant d'autres⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Ibn Sa'd, *Tabaqāt*, III/I, p. 12; Zubayrī, *K. nasab Qurayš*, p. 42; Ibn Qutayba, *Ma'ārif*, éd. Tarwat 'Ukāsa, 2^e éd., Le Caire, 1969, p. 210; Tabarī, *Ta'rīb*, I, pp. 2072-2073, 3472; Abū Naṣr al-Buhārī, *Sīr al-silsila al-'alawiyyya*, Nağaf, 1381/1962, p. 96; Maṣ'ūdī, *Muriq al-dahab*, éd. B. de Meynard et P. de Courteille, rev. et cor. par Ch. Pellat, Beyrouth, depuis 1965, III, p. 260; trad., Paris, depuis 1962, III, p. 759; Maqdīsī, *K. bad' al-halq*, éd. et trad. Cl. Huart, *PELOV*, Paris, 1899-1919, V, pp. 74/76; Mufid, *Irshād*, p. 166; Ibn Šahrāšūb, *Manāqib āl Abi Tālib*, III, p. 304; Ibn al-Ǧawzī, *Šifat al-ṣafwa*, Hyderabad,

1355-1356 H., I, p. 119. A tort, certains auteurs lui ont donné pour mère Fātima al-Zahrā', Dāraqutnī dans Šabalangī, *Nūr al-abṣār*, pp. 176-177; ou Asmā' bint 'Umays, Ibn 'Ayn al-Fuḍalā', *op. cit.*, fol. 7 r°.

⁽²⁾ Ibn Sa'd, *loc. cit.*; Zubayrī, *op. cit.*, p. 45; Ibn Qutayba, *op. cit.*, p. 204; Tabarī, *op. cit.*, II, p. 388; Abū l-Faraḡ al-Iṣbahānī, *Maqātil al-ṭālibiyīn*, Nağaf, 1353 H., p. 67. S'écartant de la tradition, Ibn Ḥabīb, *Muhabbar*, p. 56, prétend que Muslim b. 'Aqil épousa Ruqayya al-suğrā et non al-kubrā.

⁽³⁾ Zubayrī, *op. cit.*, p. 44; Mufid, *loc. cit.*

⁽⁴⁾ Ibn Šahrāšūb, *loc. cit.*

Mais la tradition hagiographique ignore le détail : des deux Ruqayya, elle a fait une seule, à laquelle elle a attribué des miracles controuvés⁽¹⁾ et une tombe également apocryphe dans une mosquée de Bāb al-Farādīs à Damas⁽²⁾.

Comme le révèlent les inscriptions, la construction et la décoration du monument sont passées par trois phases discontinues sur une durée frisant le quart de siècle. La première s'est achevée en *dū l-qā' da* 527 / septembre 1133, comme le précise la fin du bandeau circulaire courant sur le tambour de la coupole⁽³⁾. L'absence du nom du fondateur rend cependant son identification incertaine : est-ce al-Hāfiẓ, comme l'incite à le croire le passage d'al-Ǧawwānī repris par Ibn 'Ayn al-Fuḍalā' ? ou bien la veuve du calife al-Āmīr, 'Alam, par les soins de son mandataire (*wakil*), Abū Turāb al-Šawwāf, comme le suggère une allusion fugitive du même al-Ǧawwānī⁽⁴⁾ ? La contradiction n'est peut-être qu'apparente : cette première campagne de travaux semble être l'œuvre d'al-Hāfiẓ, les deux autres celles de 'Alam. Suivant la tradition hagiographique recueillie dans les guides de pèlerinage⁽⁵⁾, le calife aurait confié les travaux à un certain Abū Tamīm Turāb al-Hāfiẓī. Celui-ci parvint à la dignité de vizir puis tomba en disgrâce lorsqu'on lui eut révélé son attachement au sunnisme : légitimité d'Abū Bakr et des califes abbassides. Il fut alors condamné à une promenade infamante à travers la ville, revêtu d'une peau de bête ? Que penser de cette information tenue pour dénuée de valeur ?⁽⁶⁾. Les guides de pèlerinage nous transmettent souvent des renseignements sans parallèles que l'on ne doit pas, d'emblée, écarter sans raison, car ils constituent parfois une version unique, quoique déformée, de faits réels qui n'ont pas laissé de traces dans les annales et les chroniques. Précisément, les sources

⁽¹⁾ Uğhūrī, *Mašāriq*, fol. 30 r°; Qalāwī, *Mašāhid al-ṣafā*, ms Dār al-kutub Ta'rīh 2136, fol. 3 v°, 10 r°; Šabalangī, *op. cit.*, p. 177; P. Ravaisse, *Sur trois miḥrābs en bois sculpté*, pp. 650-651.

⁽²⁾ Ibn Šākir al-Kutubi, *'Uyūn al-tawārīḥ*, trad. H. Sauvaire, *Description de Damas*, in *JA*, 9^e série. VII, 1896, p. 386; A. Talass, *Dayl Timār al-maqāṣid*, PIFD, Beyrouth, 1943, pp. 229-230; Šabalangī, *loc. cit.*

⁽³⁾ RCEA, VIII, n° 3092.

⁽⁴⁾ Maqrīzī, *Hīṭat*, II, p. 448. 'Alam, par l'intermédiaire du même personnage fit également construire l'oratoire et le couvent féminin d'al-Andalus dans le cimetière d'al-Qarāfa, Yāqūt, *Mu'gām al-buldān*, I, p. 378; Maqrīzī, *Hīṭat*, II, pp. 446, 448, 454.

⁽⁵⁾ Ibn 'Ayn al-Fuḍalā', *op. cit.*, fol. 45 r°; Ibn al-Zayyāt, *Kawākib sayyāra*, p. 178; Saḥāwī, *Tuhfat al-ahbāb*, pp. 171, 293.

⁽⁶⁾ G. Wiet, *CIA, Egypte*, II, p. 204.

traditionnelles de l'histoire fatimide ne mentionnent guère un personnage du nom d'Abū Tamīm Turāb al-Hāfiẓī, mais ce silence ne doit nullement être interprété comme une absence, car nous connaissons les grands abîmes de la documentation fatimide. Aussi nous tiendrons l'existence du personnage comme vraisemblable.

La deuxième campagne de travaux est postérieure de six ans à la première (533 / 1139) : elle semble s'être réduite à la fabrication du revêtement de tombe en bois sculpté⁽¹⁾ sur l'ordre de 'Alam par les soins d'un certain Abū Turāb Haydara b. Abī 1-Fath, que la mort avait emporté avant la fin du travail⁽²⁾, et qui pourrait être son mandataire, Abū Turāb al-Şawwāf.

Enfin la troisième et dernière phase est ultérieure de plus de 16 ans à la seconde : accomplie sous le califat d'al-Fā'iz et le vizirat d'al-Şāliḥ Ṭalā'i⁽³⁾ (549 / 1154-555 / 1160), elle comprend l'exécution d'un *mihrāb* portatif sur l'ordre de 'Alam⁽⁴⁾.

Bien que l'authenticité de la tombe de Ruqayya ait été contestée⁽⁵⁾, le sanctuaire n'a cessé d'attirer les pèlerinages des siècles durant⁽⁶⁾. Ils s'y interrompent cependant, momentanément, au seuil du IX^e-XV^e siècle : la ruine gagne l'édifice qui se transforme en habitation. Mais en 844/1440, Badr al-dīn Husayn b. al-Farrā', syndic des descendants du Prophète (*naqib al-ašrāf*) réhabilite le monument à ses frais. Cette restauration considérée comme œuvre pie devient pour lui source de considération et d'estime. Et les historiens⁽⁶⁾ souligneront ce fait mémorable.

Le sanctuaire n'accueille pas seulement les vivants, mais également les morts : plusieurs notables veulent profiter de l'influence bénéfique qui s'étend au voisinage

⁽¹⁾ RCEA, VIII, n° 3092.

⁽²⁾ Comme le révèle la formule qui suit son nom : « Que la miséricorde [divine] soit sur quiconque appellera la miséricorde [divine] sur lui (*fa ruhima man tarakhamā 'alayhi*), RCEA, loc. cit.

⁽³⁾ RCEA, VIII, n° 3188.

⁽⁴⁾ Saḥāwī, *Tuhfa*, pp. 121-122, assure que cette attribution est sans fondement chez les historiens et les généalogistes (*hadā lā haqīqa lahu 'inda ahl al-ta'riḥ wa l-nasab*). Plus loin, p. 124, il présume que l'identification de Ruqayya a été l'objet d'une confusion, et

que la titulaire de la tombe est, en réalité, la fille de 'Abd Allāh b. 'Amr b. 'Utmān, plutôt que celle de 'Alī.

⁽⁵⁾ Comme l'attestent les différentes notices qui lui sont consacrées, Harawī, *K. al-ziyārāt*, p. 35; *Guide*, p. 82, dont le texte a été démarqué par Yāqūt, *Mu'ğam al-buldān*, IV, p. 554, et Ibn Šāhīn Zāhirī, *Zubda*, p. 36; Ibn 'Ayn al-Fuḍalā', *op. cit.*, fol. 7 r°; Balawī, *Taq*, fol. 23 r°; Saḥāwī, *op. cit.*, pp. 120-122, 124.

⁽⁶⁾ Maqrīzī, *Sulūk*, IV/III, p. 1229; Abū I-Mahāsin, *Nuġām zāhira*, XV, p. 348; Saḥāwī, *Daw' lāmi'*, III, p. 138.

des saints et reposer près de la fille de 'Alī : ainsi le cadi Bahrām b. 'Abd Allāh (m. 805/1402-1403), son parent, Aḥmad b. Muḥammad al-Damīrī (m. 842/1438)⁽¹⁾, le fils de ce dernier, 'Abd al-Qādir (m. 895 / 1490)⁽²⁾ et une inconnue, Fāṭima bint Baybars al-Nāṣirī (m. 864 / 1460), dont la tombe subsiste⁽³⁾.

Sous les Ottomans, le sanctuaire est promu au premier rang des lieux de pèlerinage du Caire⁽⁴⁾. 'Alī al-Ḥawwāṣ recommande à ses disciples la visite de la sépulture⁽⁵⁾. Burhān al-dīn al-Ḥalabī, l'auteur de la célèbre biographie laudative du Prophète, devient l'un des pèlerins les plus assidus : il avait été favorisé en songe de l'apparition de Ruqayya, qui lui avait demandé de se rendre sur sa sépulture. Il fut ainsi soulagé d'une peine qui l'affligeait⁽⁶⁾.

Le mausolée fut ensuite restauré par le plus grand bâtisseur de l'époque ottomane, 'Abd al-Rahmān Kathudā⁽⁷⁾. Les travaux commencés en 1170 / 1756-1757, comme le révèle l'inscription de la porte⁽⁸⁾ se terminèrent en 1173 / 1759-1760⁽⁹⁾. Les restes de la fontaine publique (*sabil / kuttāb*) qui subsistent dans l'enclos appartiennent probablement à cette campagne de travaux. Puis le monument fut embellie en 1196 / 1781-1782 par le lexicographe, Murtadā al-Zabidī, lorsqu'il y fit inhumer sa chère épouse, Umm al-Faḍl Zubayda⁽¹⁰⁾. A sa mort, en 1205/1790, il vint reposer près de sa bien-aimée⁽¹¹⁾. Et les deux sépultures subsistent toujours à l'entrée du sanctuaire.

Sous le règne de Sa'id Pasha, un couvent (*taqīyya*) de derviches de l'ordre Qādiriyya surgit dans l'enclos. Les tombes qui s'y trouvaient sont supprimées,

⁽¹⁾ Sahāwī, *Daw' lāmi'*, II, p. 79; Le même, *Dayl 'alā raf' al-iṣr*, éd. Ġ. Hilāl et M.M. Ṣubḥ, rev. 'A. Biġāwī, Le Caire, s.d., p. 92.

⁽²⁾ Sahāwī, *Daw' lāmi'*, IV, p. 263.

⁽³⁾ G. Wiet, *CIA, Egypte*, II, p. 206, n° 592.

⁽⁴⁾ Les notices qui lui sont consacrées sont particulièrement abondantes, Ša'rānī, *Laṭā'if*, I, p. 250; Šu'aybī, *Kitāb*, fol. 166 r°; Qalyūbī, *Tuhfa*, pp. 3, 10; Ṣabbān, *Is'āf*, p. 209; Uḡhūrī, *Mašāriq*, fol. 21 r°, 23 r°; Qal'āwī, *Mašāhid*, fol. 3 v°, 10 r°.

⁽⁵⁾ Ša'rānī, *loc. cit.*

⁽⁶⁾ Comme nous l'apprend son disciple, Qalyūbī, *loc. cit.*

⁽⁷⁾ Čabartī, *'Ağā'ib*, II, p. 6, A. Raymond, «Les constructions de l'émir 'Abd al-Rahmān Kathudā», in *Annales Islamologiques*, XI, 1972, p. 243, n° 12.

⁽⁸⁾ A.F. Mehren, «Tableau général des monuments religieux du Caire», in *Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences de St-Petersbourg*, XV, 1871, p. 551 et *Mélanges Asiatiques*, VI, 1870, p. 326; P. Ravaisse, *op. cit.*, pp. 651-654.

⁽⁹⁾ Comme le précise Ṣabbān, *Is'āf*, p. 210.

⁽¹⁰⁾ Čabartī, *op. cit.*, II, p. 201.

⁽¹¹⁾ Le même, *op. cit.*, II, p. 209.

excepté celles de Murtadā Zabīdī et de sa femme. Sur l'espace libéré, on élève un mur d'enceinte, des cellules au fond d'un jardin et un lieu de prière (*muṣallā*). Une trentaine d'années après, on construit une demeure sur la voie passante et l'on embellit à nouveau le couvent⁽¹⁾. Sous le règne du khédive 'Abbās I^{er}, celui-ci subit un agrandissement et divers remaniements, dont certains entrepris sur l'ordre de l'épouse du khédive, Tawḥīda Hānim⁽²⁾ : le grillage en bois incrusté de nacre est notamment installé autour du cénotaphe; transféré du mausolée de Nafīsa, il proviendrait, suivant la tradition, du sanctuaire d'al-Husayn⁽³⁾.

Jusqu'à une date récente, on célébrait l'anniversaire de naissance de Ruqayya du 18 ḡumādā I à la fin du mois⁽⁴⁾. Sa grande séance (*hadra*) hebdomadaire se tenait les nuits de samedi⁽⁵⁾. Les derviches tenaient en outre toutes les semaines des séances de *dikr* qui attiraient nombre de fidèles : le dimanche après-midi vers 3 heures, et la nuit de vendredi⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ P. Ravaisse, *op. cit.*, p. 653.

⁽²⁾ H. Qāsim, *Mazārāt misriyya*, p. 58.

⁽³⁾ P. Ravaisse, *op. cit.*, p. 652; H. Qāsim, *loc. cit.*

⁽⁴⁾ 'A. Mubārak, *op. cit.*, I, p. 91; R.L.N.

Michell, *An Egyptian calendar*, pp. 22, 61;

J.W. Mc Pherson, *The moulids of Egypt*, pp. 32, 279-280.

⁽⁵⁾ 'A. Mubārak, *loc. cit.*

⁽⁶⁾ R.L.N. Michell, *op. cit.*, pp. 52, 115.

APPENDICE

Ibn ‘Ayn al-Fuḍalā’, *Miṣbāḥ al-dayāḡī*.

Les trois manuscrits actuellement disponibles du *Miṣbāḥ* ont servi à l'établissement du fragment suivant :

D = ms Chester Beatty arabe 4037 daté de 26 *muḥarram* 913 (7 juin 1507), fol. 7 v°;

A = ms Azhar Ta’rīḥ [1380] 22934 terminé 18 *rabi'* II 1073 / 30 novembre 1662, fol. 7 v°;

C = ms Dār al-Kutub Ta’rīḥ 1461, dont la première partie fut achevée le mardi 13 *ša'bān* 1034.

* * *

وهذا المشهد من مشاهد الرؤيا وقال أبو جعفر^(١) : ليس لعلى^(٢) بمصر ولد لصلبه . قال العبيدي لى النسبة : هذا المشهد أمر ببنائه^(٣) الحافظ عبد الحميد الفاطمي^(٤) قال عبد الله بن سعيد : بعث إلى^(٥) الحافظ عبد الحميد في الليل فجئته مع داعي الدعاة^(٦) قال : رأيت مناماً . قلت : ما هو ؟ قال : رأيت إمرأة متلفعة قلت : من أنت ؟ قالت : بنت على رقية . فجاء بنا إلى هذا الموضع فوجدنا به^(٧) قبراً فأمر ببناء هذا المشهد فبني .

^(٥) ل : C.

^(١) بن : C.

^(٦) مع الذى دعاني له فقلت له ما تريد : C.

^(٢) بن أبي طالب : C add.

^(٧) فلم نجد به : C.

^(٣) زاد في بنائه : C.

^(٤) وقيل : ؟ C add : و قال :